

Polyphonie dans les textes scientifiques

Etude de deux cas français

Le discours scientifique est traditionnellement considéré comme « neutre » et « objectif », orienté vers les faits, où les observations se racontent elles-mêmes sans aucune (ou très peu d') intervention de la part de l'auteur. Cependant, des recherches entreprises ces quinze dernières années ont pu montrer que cette conception doit être remise en question (voir par exemple Breivega, Dahl & Fløttum 2002, Bazerman 1988, Swales 1990, Berkenkotter & Huckin 1995, Hyland 1998 et 2000, Vassileva 2000). Il s'avère que le discours scientifique, notamment le genre de l'*article scientifique*, se caractérise d'une présence plus ou moins importante d'éléments subjectifs de différentes sortes, comme la présence de l'auteur par le pronom de la première personne, l'argumentation explicitement orientée, les expressions valorisées, etc. Cela ne doit peut-être pas étonner, étant donné que les chercheurs d'aujourd'hui sont confrontés à une concurrence toujours plus importante pour obtenir une place dans la communauté souhaitée de recherche. Dans cette perspective, la présence d'éléments subjectifs et évaluatifs pourra être considérée, de la part de l'auteur, comme une manière de promouvoir sa propre recherche, et même, dans certains cas, au dépens de la recherche des autres. Cependant, les manifestations de l'auteur se réalisent de diverses manières et à divers degrés dans des cultures – nationales ou scientifiques – différentes. Par exemple, les sciences humaines et sociales sont souvent caractérisées comme moins

« objectives » que les sciences naturelles. De plus, les articles des sciences naturelles se composent généralement selon le schéma rigoureux d'IMRAD (acronyme anglais pour Introduction, Method/Materials, Results And Discussion), un schéma où l'auteur est censé se cacher le plus possible et ne doit apparaître que dans certaines parties déterminées de l'article (Swales 1990, Breivega 2001). En effet, il ne doit intervenir que dans l'Introduction et dans la Discussion. L'exposé de la méthode, des matériaux et des résultats doit être fait dans cet ordre et sans aucune intervention de l'auteur.

Il existe un nombre important d'études comparant les différentes disciplines scientifiques, surtout de langue anglaise, tandis que pour une comparaison entre langues ou cultures nationales différentes, les recherches existantes sont beaucoup moins nombreuses. Une exception importante est l'étude de Mauranen (1993) comparant l'anglais et le finnois, et qui démontre de grandes différences entre ces cultures. Un autre exemple est l'étude entreprise par Vassileva (2000), qui, dans une comparaison de l'emploi du pronom de la première personne dans des articles scientifiques allemands, anglais, bulgares, français et russes (écrits par un seul auteur), signale de grandes différences entre ces langues. Pour toutes les occurrences de ce pronom, la répartition entre les pronoms de la première personne au singulier et au pluriel est comme suit pour l'anglais et le français: Anglais : 69 % de 'I' et 31% de 'we'; Français : 40 % de 'je' and 60% de 'nous'.(Pour l'allemand: 47%/53%; pour le russe: 0,5%/99,5%; et pour le bulgare : 6%/94% ; voir Vassileva 2000 : 53). Ces chiffres sont intéressants, mais ils ne nous disent rien sur la fréquence des pronoms par rapport au nombre de mots dans les textes. Dans une recherche que je viens de réaliser au sein du projet KIAP comparant l'anglais, le français et le norvégien, (pour une présentation, voir ci-dessous), les résultats portant sur la fréquence des pronoms de la première personne et du pronom indéfini se présentent en ces termes: les auteurs des articles français sont les moins présents dans ce sens précis qu'ils utilisent le moins fréquemment des pronoms de la première personne (les auteurs anglais sont les plus présents ; les auteurs norvégiens ne sont pas loin derrière). Mais il y a variation entre les disciplines. Pour les matériaux français, la répartition de l'emploi des pronoms de la première personne (*je* et *nous*) se présente comme suit : l'emploi la plus fréquente dans les articles de linguistiques (0,44% de tous les mots) et la moins fréquente dans les articles de médecine (0,14%); l'économie politique se place entre les deux (0,26%, plus près de la médecine que de la linguistique) (voir Fløttum 2003, à paraître b ; voir aussi Loffler-Laurian 1980).

La présence des pronoms de la première personne est peut-être la manifestation la plus explicite de l'auteur. Cependant, nous savons qu'il existe des manières plus subtiles de se manifester, notamment par des constructions polyphoniques. En effet, l'étude des constructions polyphoniques ne nous informe pas uniquement de la présence de l'auteur, mais aussi de la présence d'autres voix dans le discours scientifique. Le projet KIAP (voir ci-dessous) a l'intention d'entreprendre des

études portant sur la polyphonie dans le discours scientifique, notamment dans une perspective *doublement contrastive* (langue et discipline). Dans la présente étude, je me limiterai à l'étude de différentes disciplines à l'intérieur d'une seule langue, à savoir le français.

Voilà pour le cadre dans lequel je voudrais aborder la polyphonie ici – et notamment la polyphonie linguistique selon la théorie de la ScaPoLine (théorie Scandinave de la Polyphonie Linguistique; voir Nølke 2001 et <http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/> pour une présentation du projet nordique NOS-H de *Polyphonie linguistique et littéraire* ; voir aussi Ducrot 1984). Je me propose dans cette contribution de défendre l'hypothèse selon laquelle la perspective polyphonique pourra contribuer à une caractéristique plus solide du genre de l'article scientifique et dans une certaine mesure modifier la conception du discours scientifique en général, et du discours des différentes disciplines en particulier. Certaines marques linguistiques de polyphonie contribueront à démontrer que le locuteur, correspondant à l'auteur, ainsi que des voix ou points de vue d'autres chercheurs sont bel et bien présents, dans les sciences humaines aussi bien que dans les sciences naturelles. Dans le cadre de cette contribution, il sera nécessaire de limiter l'étude à quelques cas spécifiques. Je ne considérerai que deux articles – un article de linguistique et un article de médecine (quelques exemples seront tirés d'autres textes).

Avant d'étudier les textes choisis de plus près, je voudrais présenter brièvement le projet KIAP - *Identité culturelle dans le discours scientifique : nationale vs disciplinaire* (en norvégien : *Kulturell Identitet i Akademisk Prosa : nasjonal versus disiplinavhengig*, ou KIAP), financé pour les années 2002-2004 par le Conseil de recherche de la Norvège. Pour les détails de l'organisation du projet, je renvoie au site internet www.hit.uib.no/kiap (avec version anglaise). Je voudrais simplement mentionner qu'en plus des trois personnes qui constituent le cœur du projet, nous avons trois *partenaires*, tous avec leurs équipes (Oslo, Paris, Vaasa), et peut-être ce qui est le plus important, nous avons plusieurs étudiants de maîtrise et doctorants qui travaillent sur ce que nous appelons des *projets satellites* et qui contribuent énormément au dynamisme et à l'enthousiasme se manifestant au sein du projet.

Notre problématique peut se résumer sous les questions suivantes : S'il existe quelque chose que l'on pourrait appeler *identité culturelle* dans le discours

scientifique, quels en sont les facteurs constitutifs ? Une telle identité serait-elle *nationale* (par exemple, existe-t-il une identité scientifique spécifique pour les Norvégiens) ou serait-elle *disciplinaire* (par exemple, existe-t-il une identité spécifique dans la discipline de médecine) ? Nous cherchons les réponses dans des études de phénomènes linguistiques précis se manifestant dans le genre de l'article scientifique (voir Fløttum & Rastier à paraître).

Notre corpus se compose d'articles de recherche rédigés en *anglais, français et norvégien*, tirés de trois disciplines différentes, à savoir *la médecine, l'économie politique et la linguistique*. Il s'agit d'un corpus électronique sur lequel nous pouvons faire des recherches automatiques. Les articles sont tirés de revues spécialisées différentes. Actuellement nous disposons d'environ 200 articles, balisés et codés. Notre but est environ 500. Notre approche méthodologique se résume en trois phases : explorative, qualitative et quantitative (Fløttum 2002c). Nous sommes actuellement sur le point de sortir de l'exploration, qui nous a donné des résultats quantitatifs importants, pour entrer dans les analyses plus qualitatives. En d'autres termes, nous sommes en train de décider quels sont les phénomènes qui méritent d'être soumis à des analyses plus qualitatives que celle que nous venons de faire. Enfin, ce n'est que quand nous aurons terminé la dernière phase - quantitative, que nous pourrons entreprendre une véritable analyse contrastive. Nous aurons alors suffisamment de données pour pouvoir nous exprimer plus précisément sur les ressemblances et différences entre les trois langues et les trois disciplines en question, dans le cadre du *genre* de l'article de recherche.

Notre projet est donc principalement linguistique, et les questions de recherche sont étudiées au travers d'analyses d'utilisation et de distribution de quelques marques linguistiques sélectionnées, centrées autour de trois points plus ou moins précis (auxquels je reviendrai plus bas). Les cadres théoriques varient, bien entendu, selon les phénomènes étudiés ; nous nous servons de travaux plus ou moins récents sur les *phénomènes énonciatifs* (dont *les pronoms – personnels ou autres* ; Fløttum 2003), *le métadiscours* (Dahl à paraître), *le "hedging"* (Hyland 1998), *le discours rapporté* (Rosier 1999), *les citations* (Tuomarla 1999), *les modalités* (notamment la modalité épistémique ; Breivega 2001), *la sémantique lexicale, la sémantique interprétative textuelle* (Rastier 1987) et, bien entendu, *la polyphonie linguistique* (Fløttum 2001a, 2001b, Nølke 2001). Toutes nos

différentes analyses se réalisent dans le cadre d'une théorie des *genres*. Pour le moment, nous adoptons dans une large mesure la conception présentée dans le livre *Linguistique textuelle* de Jean-Michel Adam, de 1999, selon laquelle le genre se situe dans l'interaction entre analyse des discours et analyse linguistique et textuelle. Mais nous sommes également inspirés par les travaux américains d'Aviva Freedman, Peter Medway, Carolyn R. Miller entre autres, sur le genre et ce qu'ils appellent « la nouvelle rhétorique » (voir Freedman & Medway (eds.) 1994). Ce cadre générique est important, parce que les contraintes qu'impose le genre de discours sont essentielles pour nos analyses linguistiques.

Enfin, pour concrétiser notre projet, nous avons formulé trois questions de recherche indiquant plus précisément quels sont les phénomènes qui nous intéressent. En général, nous pourrions dire que ce sont plus les individus derrière la recherche que la recherche présentée elle-même qui nous intéressent. Voici les questions :

A. Dans quelle mesure et de quelle manière l'auteur se manifeste-t-il ?

Nous avons étudié, d'une part, la fréquence et la distribution des pronoms personnels de la première personne assumant la fonction syntaxique de sujet ainsi que le pronom indéfini *on*, et les cotextes dans lesquels ils apparaissent, et d'autre part, la présence de commentaires métatextuels, de nature locationnelle comme *dans cet article, ci-dessus, plus bas*, ou de nature plus rhétorique comme *Je donne ci-dessous à titre d'illustration, Pour conclure*. Ce sont là deux phénomènes limités, mais importants pour le genre en question.

Comme le deuxième point (B) porte sur la présence d'autres chercheurs dans le texte, nous le traiterons en dernier pour mieux le lier à la polyphonie (voir ci-dessous). Considérons donc le troisième point d'abord:

C. Comment l'auteur « vend »-il sa recherche ?

Pour ce qui est de cette question, nous n'avons pas eu le temps de faire grand chose. Mais avec des exemples que nous avons identifiés dans une étude pilote, nous comprenons que nous avons devant nous des analyses tout à fait intéressantes. Il s'agit avant tout d'expressions valorisées modifiant des notions-clés appartenant au procès de recherche, comme *théorie, résultats, hypothèses* etc. Voici quelques exemples : *des résultats plus précis, résultat [...] surprenant, nouvel argument, idée traditionnelle [...] réfutée, etc.*

Ce sont là des exemples d'éléments surtout évaluatifs, mais par la suite il nous faudra faire une distinction entre les qualifications évaluatives (sur l'axe bon-mauvais) et les qualifications épistémiques (sur l'axe vrai-faux). Pour l'axe bon-mauvais, nous voudrions étudier dans quelle mesure il existe des isotopies positives ou négatives dans les articles.

Passons maintenant à la question B, qui est la plus intéressante dans le cadre de la polyphonie :

B. Dans quelle mesure les points de vue (ou voix) d'autres chercheurs se manifestent-ils ?

Afin de répondre à cette question, nous avons établi une classification en quatre grands types de références bibliographiques : a) les références par note (qui se manifestent par un chiffre seul renvoyant à un numéro dans une liste bibliographique), b) les références par nom et date de publication mis entre parenthèses, c) les références par une introduction au contenu du texte avec mention du nom de l'auteur comme partie syntaxique intégrée dans la phrase, et enfin d) les références par une citation ou du discours rapporté direct (voir Fløttum à paraître a). En plus de ces catégories et diverses sous-catégories, nous avons l'intention de faire une distinction entre l'*auto-référence* et la *référence à d'autres* à l'intérieur de chaque catégorie.

S'il s'agit là de références explicites, nous savons bien qu'un auteur peut laisser l'autre se manifester de façon moins explicite. La présence des voix d'autrui peut se manifester par des constructions polyphoniques, par exemple. Dans une étude pilote (Breivega, Dahl & Fløttum 2002), nous avons déjà étudié la *négation syntaxique* dans des passages où il y a un *mais* contrastif dans le cotexte immédiat. Cette analyse nous a indiqué que les négations sont plus polémiques dans les articles de linguistique et d'économie, que dans les articles de médecine, où la négation assume souvent une valeur descriptive. Voici un exemple - d'un article en économie :

En outre, ces résultats complètent en les éclairant d'un jour un peu différent les débats sur le coût de l'enfant. Ils montrent en effet que ce n'est pas tant la présence de l'enfant (et surtout du jeune enfant) dans le foyer qui réduit l'aisance financière, mais que celle-ci était déjà moindre auparavant. (frecon01)

Il semble bien que quelqu'un ait dit que « la présence de l'enfant réduit l'aisance financière », point de vue que le locuteur réfute. En effet, le phénomène de la négation syntaxique s'est révélé comme particulièrement important. Une des étudiants de maîtrise associée à KIAP vient de terminer la rédaction de son mémoire portant sur la fréquence, la distribution et la valeur de cette négation dans notre corpus (Skiple 2003). Elle s'est en grande partie inspirée de l'article de Nølke « NE ... PAS : négation descriptive ou polémique ? », de 1993, dans lequel il caractérise la valeur primaire de la négation comme polémique ; la négation descriptive n'est que le résultat d'une dérivation descriptive. La négation polémique est polyphonique par la présence de deux *points de vue* (ci-après : pdv) ; tandis que, dans la négation descriptive, le premier des deux pdv présents dans la négation polémique est effacé (Nølke 1993). Nølke propose certaines marques linguistiques qui fonctionnent comme des *contextes bloqueurs* (CB) et d'autre comme des *contextes déclencheurs* (CD) d'une lecture descriptive. Skiple a développé l'inventaire de ces contextes. Selon ses résultats *mais* semble être le bloqueur par excellence, en particulier dans les articles de linguistique (d'autres CB forts sont *toutefois*, *bien que*, *même si*, le clivage *c'est ... qui/que*; quelques CB faibles sont *pourtant*, le conditionnel, des *verbes modaux*). Pour ce qui est des déclencheurs (CD), le temps de l'imparfait semble être particulièrement important, typiquement dans les articles de médecine (d'autres CD sont les prédicats scalaires, les syntagmes participiaux, les syntagmes infinitifs). La fréquence des CB est plus élevée dans les articles de linguistique tandis que celle des CD est plus élevée dans les articles de médecine. L'ensemble de ces résultats permet à Skiple de tirer la conclusion que la négation polémique est typique pour les articles de linguistique, ce qui indique un discours polyphonique, tandis que dans les articles de médecine la négation descriptive est la plus fréquente, ce qui pourrait indiquer un discours moins polyphonique ou plus neutre, à savoir que les descriptions de la recherche semblent se faire sans intervention de l'auteur.

Les marques polyphoniques sont nombreuses, et pour avoir des résultats plus solides, il faudra étudier d'autres marques que la négation. Nous savons qu'il y a toujours, derrière un énoncé, un locuteur responsable de cet énoncé, quoiqu'un linguiste comme Beveniste se permet de dire à l'égard de certains textes que «Personne ne parle ici; les événements semblent se raconter eux-mêmes.» (Benve-

niste 1966 : 241). Dans la ScaPoLine, nous appelons ce locuteur qui gère tout LOC – locuteur-en-tant-que-constructeur. LOC peut créer deux images de lui-même dans le texte – le locuteur de l'énoncé, I_n , et le locuteur textuel, L, avec leurs propres points de vue (pdv) (voir Fløttum 2001b, 2002a,b). Il peut également mettre en scène des pdv autres que le sien (comme les pdv de l'allocutaire, des troisièmes, de la voix publique) et ainsi constituer un jeu polyphonique avec la participation de toute une série de pdv dont il prend la responsabilité ou non. C'est ce jeu dans les textes scientifiques que nous voudrions dégager.

Pour réaliser une analyse polyphonique au niveau textuel, c'est-à-dire considérer les relations et réseaux qui dépassent la frontière des énoncés isolés – domaine primaire de la polyphonie linguistique, j'ai trouvé utile d'introduire la notion de *personne linguistique*. C'est une notion qui est encore à développer. Pour le moment, elle se définit comme suit : une *personne linguistique* peut être linguistique dans deux sens : 1) elle peut parler, énoncer ; 2) elle est explicitée dans le texte. Une personne linguistique peut être, d'une part, la source d'un pdv (et alors correspondre à l'être discursif de la ScaPoLine), et cela sans nécessairement être déterminée ou identifiable par un nom (ou pronom) ; d'autre part, une personne linguistique peut être explicitée par un pronom ou par un nom (propre ou commun) dans le texte, mais sans nécessairement être responsable d'un pdv ; cependant, elle est toujours une source potentielle parce que explicitement présente dans le texte. Cette notion est importante pour l'interprétation du texte dans son ensemble (et partant, pour la cohérence textuelle polyphonique) en ce sens que le repérage de toutes les personnes linguistiques nous donnera un aperçu de sources potentielles et réelles de pdv que l'on cherchera à identifier ou déterminer dans la phase de l'interprétation.

Une des personnes linguistiques les plus intéressantes est peut-être celle qui est représentée par le pronom 'on', d'abord par son sémantisme et par sa valeur topicale, mais aussi dans la perspective polyphonique. Dans mon travail actuel sur le pronom 'on', inspiré par Rabatel 2001, Rey-Debove 2001 et Norén à paraître, entre autres, j'étudie sa fréquence, considérablement élevée dans les articles scientifiques, et son rôle par rapport aux pronoms 'nous' et 'je' (aussi en comparaison avec le norvégien 'man', également fréquent, et l'anglais 'one', presque inexistant dans les articles scientifiques étudiés ; Fløttum 2003). Mon hypothèse générale est que 'on' contribue à une ambiguïisation du message dans

l'article de recherche, en ce sens que la détermination de qui dit/pense X ou de qui fait/a fait X est rendue difficile. Je suis tout à fait prête à accepter la conclusion de Rabatel (2001:32) : « Sa valeur de base, indéfinie, n'est jamais totalement supprimée ». Mais je pense que dans l'article de recherche, le 'on' français peut assumer une référence nettement personnelle dans certains contextes, notamment quand il est entouré d'expressions métatextuelles (comme *dans cette étude*) ou de verbes renvoyant au procès de recherche ou au procès de rédaction (comme *On commence ici par une présentation de ...*) ; le temps du verbe semble également jouer un certain rôle (le futur et le passé composé semblent indiquer un 'on' personnel). Voici un exemple, tiré de l'article de linguistique frling02, du pronom *on*, qui semble prendre une valeur personnelle :

C'est pourquoi on ne s'intéressera pas ici de façon détaillée [à] ... [...] (frling02)

La valeur de *on* se discute dans la plupart des cas, mais dans ce cas précis la présence de l'adverbe *ici*, le verbe *s'intéresser* à ainsi que le temps du futur sont tous des facteurs indiquant une valeur personnelle du pronom *on*, équivalant au pronom *je* dans cet exemple. En tout, j'ai proposé six valeurs de ce pronom dans l'article de recherche (pour plus de détail, voir Fløttum à paraître b) :

- 1) ON = JE/NOUS = l'auteur/les auteurs,
- 2) ON (inclusif 1) = JE/NOUS + VOUS, les lecteurs,
- 3) ON (inclusif 2) = JE/NOUS + la communauté de recherche,
- 4) ON (inclusif 3) = JE/NOUS + "tout le monde",
- 5) ON (exclusif 1) = VOUS = les lecteurs,
- 6) ON (exclusif 2) = ILS = les autres chercheurs.

Retournons maintenant plus concrètement à la perspective polyphonique des articles scientifiques. J'ai sélectionné deux textes pour la présentation de mes arguments, tirés des sous-corpus de médecine française et de linguistique française: frmed01 et frling01. Ces deux textes sont à peu près de la même longueur : le corps du texte de frmed01 contient 2497 mots et frling01 2268 mots. Sans entrer dans les détails des analyses, nous considérerons quelques extraits afin de montrer la présence/absence de personnes linguistiques ainsi que la grande variation de marques signalant la polyphonie.

On pourra noter tout d'abord que les introductions des deux articles sont assez similaires :

Les prépositions spécifiques des valences verbales sont généralement considérées comme indispensables pour une bonne réalisation des compléments qu'elles "introduisent". Le verbe *confier* a un complément de valence à valeur de "bénéficiaire". [...] (frling01)

Le Québec, dans sa politique de santé et de bien-être rendue publique en 1992, s'est donné comme un de ses objectifs de diminuer l'incidence des anomalies congénitales. Au Québec, les anomalies congénitales représentent la deuxième cause de mortalité périnatale et la sixième cause, en terme d'années potentielles de vie perdues, de mortalité prématurée 1. [...] (frmed01)

En effet, ces débuts correspondent bien à la conception traditionnelle du discours scientifique – c'est-à-dire des présentation de faits « se racontant eux-mêmes ». Mais cela change assez vite – et la présence ainsi que l'enjeu de la part des auteurs se révèlent dans de nombreuses expressions, et dans une argumentation cohérente et polémique.

Nous pourrions cependant observer une présence de personnes linguistiques beaucoup plus nette dans frling01 que dans frmed01. Dans frling01 on trouve entre autres beaucoup de personnes linguistiques manifestées par des noms propres (qui renvoie à la bibliographie), et bien d'autres comme *tout le monde*, *les grammairiens*, *les générativistes*, *on*, *je*, *me*, *nous*, etc. Voici un extrait :

Les générativistes ont suivi le même raisonnement, en présentant la tournure à deux prépositions comme un archaïsme (Jones 1996), [...]. Il me semble que cette interprétation est fondée sur des bases peu solides et qu'on doit accepter l'idée que les trois tournures coexistent actuellement, [...].

Berrendonner (1997), convaincu que ce sont des constructions distinctes, envisageait même que [...]. Je ferais plutôt l'hypothèse qu'il s'agit, dans les trois cas cités, d'une seule et même structure syntaxique clivée, [...]. C'était déjà la position qu'avaient adoptée Moreau (1971), Kayne (1975) et Tranel (1978) pour analyser les emplois non-prépositionnels du relatif [...]. (frling01)

Dans frmed01, ni la variation ni la fréquence n'est aussi importante que dans frling01. Dans cette article de médecine, on ne trouve aucun nom propre de personne ; il y a pourtant certains noms d'institution :

Dans le but d'estimer le plus précisément possible la prévalence des anomalies congénitales au Québec, nous avons utilisé les cas de malformation congénitale de la banque de données des hospitalisations de MED-ÉCHO et du fichier des mortinaissances puisque ceux-ci ne sont pas compris dans MED-ÉCHO. (frmed01)

Dans un passage, il y a aussi une occurrence d'un syntagme nominal référant aux auteurs de l'article de 1995 ; à part cela, il y a quelques *on* et *nous*. Donc, la

PDV 3: PDV 1 est un argument en faveur de r

PDV 4: PDV 2, dont pdv₄, est un argument en faveur de non-r

r = effectuer appariement

non-r: non effectuer appariement

Le locuteur_n est responsable des PDV 2 (dont pdv₂ et pdv₄) et PDV 4, mais non de PDV 3.

Une norme scientifique est responsable de PDV3.

(Analyse fondée sur la présence de 'toutefois', 'ne pas' et 'car'.)

Cet extrait constitue un exemple net de polyphonie externe par la négation, où le locuteur ne prend pas la responsabilité de pdv1. En effet, il réfute ce pdv. Pour les autres pdv, dont il ne prend pas la responsabilité, il ne s'agit pas de réfutation, mais par exemple pour PDV1, il s'agit d'un lien de non-responsabilité contre-argumentatif (indiqué par *toutefois*) et d'un lien de non-responsabilité argumentatif par rapport à pdv3 (signalé par *car*). Ces observations sont importantes pour l'interprétation de la cohérence textuelle, plus précisément pour la détermination de la source de ces pdv. C'est que les liens que le locuteur de l'énoncé l_n ne réfute pas, peuvent bien être associés au locuteur textuel, L. Dans l'interprétation il faut chercher parmi toutes les personnes linguistiques pour tenter de déterminer la source des pdv exprimés.

Enfin, sans poursuivre cette analyse plus en détail, nous constatons que la polyphonie existe bel et bien dans l'article de médecine, aussi dans les parties considérées comme neutres où l'auteur ne doit pas intervenir.

Nous considérerons également un exemple de l'article de linguistique, à savoir un extrait contenant l'expression épistémique *il me semble*, expression qui, avec la variante *il semble*, est considérée comme relativement typique de tout discours scientifique. Je propose l'analyse suivante, selon la théorie de la ScaPoLine :

Il me semble que cette interprétation est fondée sur des bases peu solides [...].
(frling01)

pdv₁ : cette interprétation est fondée sur des bases peu solides (=p)

pdv₂ : il me semble que (p)

Le locuteur textuel (L) prend la responsabilité de pdv_1 (et en est la source) et le locuteur de l'énoncé (l_n) prend la responsabilité de pdv_2 .
(Analyse fondée sur la présence de 'il me semble'.)

Nous avons ici un exemple de polyphonie *interne*, où l_n prend la responsabilité du commentaire *il me semble* modifiant la proposition (p). Par rapport à cette dernière, il n'en prend pas la responsabilité : il s'agit d'un lien de non-responsabilité sémantico-logique de type épistémique. L'important ici est que pdv_1 est associé au locuteur textuel L, et par là il est possible que LOC pourra laisser une autre image de lui-même – dans un autre contexte – prendre la responsabilité de ce pdv précis. C'est là une possibilité pour les pdv qui ne sont pas réfutés.

Considérons un dernier exemple tiré d'un autre article linguistique, frling06, où des personnes linguistiques explicites – et dans une certaine mesure leurs paroles – sont introduites dans le jeu polyphonique :

En quatrième lieu, on constate que le caractère +/- humain du référent du pronom n'influence pas l'emploi de *en* quantitatif et que les exemples avec référent humain sont courants : <exemple>

Par contre, *en* adnominal réfère beaucoup plus difficilement à un humain : <exemple> Pinchon (1972 : 122-128) a montré qu'il ne s'agit pas d'une impossibilité stricte, mais comme l'ont signalé Blanche-Benveniste e. a. (1984 : 47-50) et Lamiroy (1991), l'utilisation de *en* avec un référent humain provoque généralement un effet de sens désindividualisant qui se remarque notamment lorsque l'on remplace *en* par le déterminant possessif. (frling06)

Cette exemple montre que le jeu polyphonique peut être assez complexe. Il montre également que la hiérarchie y existe bel et bien : Il s'agit d'une polyphonie linguistique totalement gérée par le locuteur et sa mise en scène de personnes linguistiques – qu'elles aient le droit de parler ou non.

Pour développer nos études polyphoniques sur les textes scientifiques, je pense qu'il sera utile de poursuivre quelques-unes des pistes esquissées ci-dessus, notamment l'étude de marques indiquant une polyphonie externe par rapport à des marques indiquant une polyphonie interne. Par la présence plus importante de personnes linguistiques ayant un nom différent de celui de l'auteur, dans les articles linguistiques, on pourrait par exemple formuler une hypothèse selon

laquelle la polyphonie externe est plus caractéristique pour les articles en linguistique que pour les articles en médecine.

Je pense aussi qu'il serait intéressant de considérer les catégories de sous-, sur- et co-énonciateurs proposées par Rabatel (2002 et à paraître). Rabatel étudie les postures énonciatives dans différentes situations, par exemple dans des mémoires de professeurs stagiaires de lycées et de collèges (Rabatel 2002) et dans divers contextes didactiques, interactionnels (Rabatel à paraître). Pour les premiers, Rabatel observe que ces textes sont très opaques sur le plan de la prise en charge énonciative. En étudiant de près l'emploi des références et des citations, il signale l'émergence d'un sous-énonciateur dans les cas où le locuteur citant a des difficultés à faire imposer son point de vue devant ceux qui sont cités. Alors, bien que le locuteur se trouve dans une situation énonciativement supérieure, il n'arrive pas à « se positionner par rapport aux savoirs savants » (Rabatel 2002). Je pense que ce phénomène est typique pour des auteurs dans une situation didactique ; dans les articles scientifiques, pourtant, la situation semble être différente. Il s'agit dans la plupart des cas de chercheurs établis, mais qui pourront avoir besoin de se positionner aussi. Il faudrait voir dans quelle mesure le locuteur maintient sa position en tant que locuteur primaire.

Les quelques observations que j'ai faites ici corroborent les études récentes qui mettent en question la conception selon laquelle il n'y a pas de personne qui parle dans l'article scientifique. Il s'avère que la polyphonie est partout dans ces articles, fait moins surprenant pour l'article de linguistique que pour l'article de médecine. Le fait que la polyphonie se manifeste si clairement aussi dans les parties dites « neutres » portant sur la méthode, les matériaux et les résultats des articles de médecine, est assez surprenant. C'est justement dans une telle comparaison entre les diverses disciplines que l'approche polyphonique se révèle particulièrement intéressante. Elle est importante pour nos deux premières questions de recherche, portant sur la présence de l'auteur et la manifestation d'autres voix dans les articles de recherche. C'est que la polyphonie peut signaler des caractéristiques que le repérage de pronoms personnels ou de références bibliographiques seuls ne peuvent pas signaler. Comme je l'ai déjà indiqué (voir ci-dessus), les recherches entreprises sur les pronoms sujet de la première personne donnent les résultats suivants : le français se caractérise par un emploi relativement faible de pronoms de la première personne par rapport au norvégien et à l'anglais ; mais

pour le pronom indéfini, le français se distingue par une fréquence très élevée (le pronom indéfini est presque inexistant dans les articles anglais). Pour ce qui est des disciplines, ce sont les articles de linguistique qui se caractérisent par un emploi bien plus fréquent de tout pronom que les articles d'économie et de médecine (Fløttum 2003).

En ce qui concerne les études que nous avons faites sur l'emploi et la fréquence de références bibliographiques, concernant notre deuxième question qui porte sur la présence des autres, les chercheurs français se distinguent également comme ceux qui réfèrent le moins à d'autres chercheurs. Les Norvégiens se placent tout juste avant les Anglais, par un pourcentage de 0.85 par rapport au nombre de mots ; les Anglais obtiennent un pourcentage de 0.82, tandis que les Français n'obtiennent que 0.65%. Parmi les Français, ce sont les médecins qui réfèrent le plus fréquemment – de loin (1.18%), tandis que les linguistes et les économistes se ressemblent dans cette dimension, par 0.49% et 0.47% respectivement. Bien que les variations individuelles puissent être grandes, les tendances sont intéressantes. Cependant, quand on sait que les conventions de citation des médecins se limitent généralement à mettre un chiffre dans le texte – chiffre qui renvoie à une liste bibliographique, le pourcentage mentionné ne nous dit pas grand chose sur la présence réelle dans le texte même d'autres chercheurs que l'auteur (il y a un déficit énonciatif). Un regard sur l'extrait tiré de l'article frmed18 (cas exceptionnel avec 468 références !) nous en donne une idée (les trois R – RRR – signalent les références) :

La sarcoïdose peut, par certaines de ses localisations, être grave et menacer le pronostic vital, notamment au cours des localisations cardiaques. Les sarcoïdoses cardiaques (SC), diagnostiquées en ante-mortem seulement dans 29 % des cas 1RRR[1], sont responsables de 50 % des décès des sarcoïdiens 2RRR[1], [2]. La prévalence exacte des SC est difficile à déterminer, car les études portent sur des critères d'évaluation différents : cliniques 3RRR[3], [4], [5], électriques 2RRR[5],[6] ou nécropsiques 6RRR[1], [2], [7], [8], [9], [10] avec une fréquence respectivement de 3 à 17 % ; 9 à 51 % et 12 à 30 % au cours des sarcoïdoses. Ces discordances anatomo-cliniques s'expliquent par le caractère fréquemment asymptomatique de cette localisation et la présence d'un infiltrat minime susceptible d'être méconnu avec les moyens actuels d'investigations. Certains articles récents mettent l'accent sur une augmentation croissante du nombre de cas de SC 1RRR[11], mais aussi sur un très possible facteur racial, puisque cette localisation semble particulièrement fréquente chez les Japonais. [...].

Dans cette partie de l'introduction il y a 15 références (sur 5 phrases). Un peu tiré par les cheveux, on pourrait dire que les études des pronoms et des sources bibliographiques donnent une image des chercheurs français comme laissant les faits se raconter eux-mêmes, sans aucune ou très peu d'intervention de l'auteur ou d'autres chercheurs. Cependant, nous pouvons également constater, dans cet extrait de *frmed18*, qu'il y a des marques polyphoniques, comme *car*, *mais*, *puisque*.

Tout au début du projet, après avoir effectué une étude pilote, sur un corpus limité, nous avons pu formuler trois hypothèses préliminaires sur les différences entre les articles en question ou plutôt entre les auteurs de ces articles (voir Breivega, Dahl, Fløttum 2002) :

- Les chercheurs médecins sont des auteurs non-expressifs qui ne laissent pas d'autres chercheurs parler dans leurs textes.
- Les économistes sont des auteurs modestes qui évitent de promouvoir eux-mêmes par l'emploi des pronoms de la première personne dans l'énonciation d'opinions personnelles.
- Les linguistes sont des auteurs polémiques qui introduisent beaucoup d'autres chercheurs dans leurs textes, souvent pour réfuter leurs points de vue.

Les analyses ultérieures indiquent que ces premières hypothèses sont toujours assez valables, mais qu'elles doivent être modifiées sur certains points. La polyphonie y est pour beaucoup. De plus, nous pouvons maintenant ajouter des caractéristiques concernant les trois langues. Nous espérons par la suite pouvoir dire quelque chose d'intéressant sur les différences culturelles dans le discours scientifique à l'intérieur de cette perspective – c'est-à-dire dans une perspective où le centre d'intérêt est plus *les individus* qui se trouvent « derrière » la recherche que *la recherche* même ; nous nous intéressons à l'auteur ou aux auteurs et aux traces qu'ils laissent derrière eux, ainsi qu'à leurs attitudes, opinions et valeurs, réalisées par des expressions linguistiques. Au sein d'un tel cadre, la perspective polyphonique pourra ajouter une dimension importante à la caractérisation de l'article scientifique.

Références

- Adam, J.-M. 1999. *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris: Nathan.
- Bazerman, C. 1988. *Shaping written knowledge: The genre and activity of the experimental article in science*. Madison, Wisconsin: UWP.
- Benveniste, E. 1966. La nature des pronoms. *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard 251-257.
- Berkenkotter, C. & T.N. Huckin. 1995. *Genre knowledge in disciplinary communication: cognition/culture/power*. Hillsdale, N.J.: Lawrence Erlbaum.
- Breivega, K. R. 2001. Vitskaplege argumentasjonsstrategiar. Ein komparativ analyse av superstrukturelle konfigurasjonar i medisinske, historiske og språkvitskaplege artiklar. (Thèse.) Université de Bergen. Bergen.
- Breivega, K. R., T. Dahl & K. Fløttum. 2002. Traces of self and others in research articles. A comparative pilot study of English, French and Norwegian research articles in medicine, economics and linguistics. *International Journal of Applied Linguistics*. 2 (12) 218-239.
- Dahl, T. (à paraître). Metadiscourse in research articles. In K. Fløttum & F. Rastier (eds.) *Scientific discourse - multidisciplinary approaches*. Novus: Oslo.
- Ducrot, O. 1984. *Le dire et le dit*. Paris: Minuit.
- Fløttum, K. 2001a. Le résumé scientifique – texte monophonique ou polyphonique ? *Technostyle* 1 (17). 67-86.
- Fløttum, K. 2001b. Les liens énonciatifs : tentative d'une nouvelle typologie. M. Olsen (éd), *Polyphonie – linguistique et littéraire, III*. Roskilde: Samfundslitteratur Roskilde. 67-86.
- Fløttum, K. 2002a. La polyphonie dans une perspective macro-sémantique. In H.L. Andersen & H. Nølke (éds.), *Macro-syntaxe et macro-sémantique*. Berne: P. Lang. 337-359.
- Fløttum, K. 2002b. Polyphonie et typologie revisitées. M. Olsen (éd), *Polyphonie – linguistique et littéraire, V*. Roskilde: Samfundslitteratur Roskilde. 1-38.
- Fløttum, K. 2002c. Corpus description and Methodological design (KIAP). <http://www.hit.uib.no/kiap/mdcorpusdescr.htm>
- Fløttum, K. 2003. Personal English, indefinite French and plural Norwegian Scientific Authors? *Norsk lingvistisk tidsskrift* 1 (21). 21-55.

- Fløttum, K. (à paraître a). Bibliographical references and polyphony in research articles. In K. Fløttum & F. Rastier. *Scientific discourse. Multidisciplinary approaches*. Novus: Oslo. 2003.
- Fløttum, K. (à paraître b). The French pronoun "on" in academic discourse – indefinite versus personal. CIL – conférence, Prague, juillet 2003.
- Fløttum, K. & F. Rastier (eds.) (à paraître). *Scientific discourse. Multidisciplinary approaches*. Novus: Oslo. 2003.
- Freedman, A. & P. Medway (eds.) 1994. *Genre and the new rhetoric*. London/Bristol PA : Taylor & Francis.
- Hyland, K. 1998. *Hedging in scientific research articles*. Amsterdam: John Benjamins.
- Hyland, K. 2000. *Disciplinary Discourses: Social Interactions in Academic Writing*. Essex: Longman/Pearson Education Limited.
- Loffler-Laurian, A.-M. 1980. L'expression du locuteur dans les discours scientifiques. *Revue de linguistique romane* 44.135-157.
- Mauranen, A. 1993. *Cultural differences in academic rhetoric: a text linguistic study*. Frankfurt: P. Lang.
- Norén, C. à paraître. « On dit qu'on est speed ». In H. L. Andersen & C. Thomsen, *Un corpus de français parlé analysé par sept approches*. Berne : P. Lang.
- Nølke, H. 1993. *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*. Paris: Kimé.
- Nølke, H. 2001. La ScaPoLine 2001:version révisée de la théorie scandinave de la polyphonie linguistique. *Polyphonie – linguistique et littéraire III*. Roskilde: Samfundslitteratur Roskilde. 43-65.
- Rabatel, A. 2001. La valeur de « on » pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées. *L'information grammaticale* 88. p.28-32.
- Rabatel, A. 2002. Le sous-énonciateur dans les montages citationnels : hétérogénéités énonciatives et déficits épistémiques. *Enjeu* 54. 52-66.
- Rabatel, A. (à paraître 2003). Déséquilibres interactionnels et cognitifs, postures énonciatives et co-construction des savoirs : co-énonciateurs, sur-énonciateurs et archi-énonciateurs. In A. Rabatel (éd). *Interactions orales en contexte didactique*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Rastier, F. 1987. *Sémantique interprétative*. Paris: PUF.

- Rey-Debove, J. 2001. De *on* à *je* vers le nom propre : des pronoms personnels en français. Bogaards, P. et al (éds). *Quitte ou double sens. Articles sur l'ambiguïté à Ronald Landheer*. Amsterdam, New York: Rodopi, Coll. Faux. 279-304.
- Rosier, L. 1999. *Le discours rapporté*. Bruxelles: Duculot.
- Skiple, J. 2003. *L'emploi de la négation dans les articles scientifiques français*. Mémoire de maîtrise. Bergen.
- Swales, J. 1990. *Genre analysis: English in academic and research settings*. Cambridge: CUP.
- Tuomarila, U. 1999. *La citation mode d'emploi. Sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct*. Helsinki: Academia Scientarium Fennica, Humaniora 308.
- Vassileva, I. 2000. *Who is the author? A contrastive analysis of authorial presence in English, German, French, Russian and Bulgarian academic discourse*. St. Augustin: Asgard.